

manquez pas de venir, car il y aura toujours chez moi de l'ouvrage pour vous, de préférence à toutes mes autres ouvrières...

Marie-Jeanne s'était inclinée en remerciant de nouveau.

Et, en s'en retournant chez elle, la malheureuse pensait :

— Ah ! je n'aurai bientôt plus besoin de travailler, plus besoin de gagner d'argent...

" Bientôt je ne souffrirai plus !

#### CHAPITRE XV. — SUPRÊME DÉSESPOIR

Qu'allait faire Marie-Jeanne ?

Que signifiaient, sur les lèvres de cette malheureuse, ces mots qu'elle se murmurait à elle-même et qui semblaient témoigner de quelque extrême résolution, fermement prise ?

Hélas ! l'horizon subitement éclairci après tant d'orages avait, tout à coup, disparu.

Cet horizon vers lequel elle s'était mise en marche, confiante en la Providence et sûre de son courage, n'existait plus pour elle. Ses pauvres yeux presque sans lumière n'entrevoient plus que de sombres et lugubres perspectives.

Après le rayon lumineux qui avait un instant ramené l'espérance dans la mansarde de l'ouvrière, c'était à présent la nuit noire hantée par les désespoirs sans fin.

La pauvre mère qui, avec une énergie à toute épreuve, s'était embarquée dans cette lutte contre la misère, se reconnaissait désormais incapable de sortir de l'abîme où la fatalité venait de la précipiter.

Elle était complètement vaincue, brisée, anéantie.

Du moment que Dieu—en la privant de la vue—s'était détourné d'elle, son rôle en ce monde était fini.

Voilà ce que pensait Marie-Jeanne, pendant qu'elle regagnait la triste demeure d'où elle était partie naguère, avec un vague espoir dans le cœur et où elle revenait à jamais désespérée.

Les prescriptions, les recommandations du docteur lui revenaient à la mémoire comme une cruelle ironie.

Trois mois de repos !... A elle qui s'était fait une loi de travailler jour et nuit, avec cette pensée que chaque minute qu'elle n'aurait pas consacrée à l'ouvrage serait une minute de plus que son enfant passerait loin d'elle.

De la bonne nourriture et du bon vin !... A elle qui—depuis tant de mois—en était réduite à se demander, la veille, si elle aurait du pain, le lendemain !... A elle qui n'avait bu que de l'eau, pendant que son mari dépensait en un jour, au cabaret, tout l'argent gagné au chantier, pendant la quinzaine.

Mais alors, pour passer ces trois mois, dans de semblables conditions, il lui faudrait donc avoir recours aux aumônes dont elle avait repoussé l'idée, même lorsque son enfant allait, sous ses yeux, mourir peut-être faute de soins et de nourriture suffisante !

Plutôt que de s'adresser à ceux qui pouvaient lui tendre la main, elle avait préféré s'imposer le terrible sacrifice de se séparer de son fils !

Et, maintenant, elle se raccrocherait à une existence dont chaque jour serait marqué, pour elle, par une souffrance nouvelle.

Non, puisque son enfant, confié à la charité publique, était assuré, maintenant, de soins de chaque jour ; puisqu'il serait—comme tant d'autres abandonnés—entouré de sollicitude ; puisque de saintes femmes remplaceraient pour lui la mère qu'il ne regretterait pas ne l'ayant jamais connue, elle pouvait quitter ce monde, martyre résignée.

Elle se rappelait qu'elle avait déjà voulu mourir, et qu'à ce moment, un cri poussé par son fils lui avait paru être une suprême protestation contre cette mort qu'elle n'avait pas le droit de lui faire partager.

Mais aujourd'hui,—en permettant qu'elle soit si cruellement frappée à l'improviste, la Providence ne semblait-elle pas lui dire :

— Ton fils n'a plus besoin de toi ! Te voilà libre !

Libre de ne plus souffrir, libre de ne plus pleurer.

En arrivant chez elle, Marie-Jeanne était donc décidée à mettre un terme au douloureux martyre de sa vie.

Et comme elle voulait qu'après sa mort personne ne fût en droit de conserver d'elle ou de de probité un mauvais souvenir, elle résolut de consacrer le peu d'argent qu'elle venait de gagner à l'acquittement des quelques dettes qu'elle s'était vue forcée de contracter chez les fournisseurs de son quartier.

Elle avait, jour par jour, inscrit ce qu'elle achetait à crédit, elle se rendit chez chacun des fournisseurs, s'excusant de n'avoir pas pu se libérer plutôt et les remerciant d'avoir eu la patience d'attendre.

Ce fut parmi ces fournisseurs, à qui lui ferait des offres de service pour l'avenir.

Et Marie-Jeanne remerciait d'un air doux et triste en disant :

— Gardez ce bon vouloir pour d'autres malheureux. Je n'aurai besoin, dans " l'avenir " qui s'ouvre devant moi, ni de la pitié, ni du secours de personne.

De retour dans sa mansarde, Marie-Jeanne s'y enferma, en ayant soin de donner un double tour de clef à la porte.

L'heure de la délivrance allait sonner pour elle, après le long supplice qu'elle avait subi depuis son mariage.

Il ne lui restait plus qu'à prendre toutes ses dispositions, et d'attendre ensuite que la mort vienne la saisir.

Après avoir fermé la fenêtre, elle prit la précaution d'y mettre des bourrelets, de manière à ce que l'air du dehors ne pût pénétrer.

Après avoir également bouché, le plus hermétiquement possible, les joints de la porte, elle se mit en devoir d'allumer un fourneau rempli de charbon.

Tout cela s'accomplissait froidement, comme s'il ne se fût agi que d'un ouvrage utile qu'on voulait faire le plus consciencieusement possible.

C'est qu'à présent aucune considération ne pouvait arrêter la malheureuse femme dans la réalisation de cette suprême volonté.

Elle ne pleurait plus ! Elle priait.

Sa main ne trembla pas quand elle alla prendre sur la commode la boîte d'allumettes et le reste de chandelle qui devaient servir à faire prendre le charbon.

Elle s'était agenouillée devant le fourneau pour souffler sur les braises, et des fusées d'étincelles éclairaient son visage d'une lueur sinistre.

Ainsi penchée, elle aspirait les premières émanations âcres du charbon qui s'enflammait lentement.

Et chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour reprendre haleine, la malheureuse absorbait ces bouffées tièdes qui déjà portaient le désordre dans son cerveau.

Marie-Jeanne se releva et alla s'étendre sur son lit, les yeux fixés sur ce fourneau.

Il arriva un moment où elle ne put plus les détacher de cette flamme bleue qui se glissait entre les charbon, comme une langue embrasée qui se serait allongée peu à peu.

Et comme si elle eût voulu aider le gaz mortel à pénétrer dans ses poumons, la désespérée, les lèvres ouvertes, exhalait des prières qui s'improvisaient dans son esprit.

Elle se demandait, encore et toujours, à Dieu de lui pardonner d'oser ainsi disposer de la vie qu'il lui avait donnée et que seul il avait le droit de lui reprendre.

Elle le suppliait de recevoir son âme, par pitié pour tout ce qu'elle avait souffert.

Elle sollicitait de sa bonté si grande la grâce de voir, de là-haut, son fils grandir et devenir l'homme honnête, respectueux de ses devoirs, qu'elle aurait voulu faire de lui.

Puis ses idées devenaient moins nettes, à mesure que s'accomplissait l'œuvre de mort.

Bientôt sa pensée s'arrêtait, comme si elle eût été prise de ce sommeil de plomb contre lequel on essaie de lutter en vain.

Puis elle sortait à demi de cette somnolence et ouvrait tout grands les yeux...

Son esprit s'affolait voletant d'une chose à une autre, courant avec une rapidité vertigineuse vers tous les êtres qu'elle avait connus et aimés.

Elle porta les mains à ses tempes qui se serraient progressivement comme si sa tête eût été prise dans un étai.

Il lui sembla que son crâne allait éclater.

Son cœur battait avec violence pour s'échapper de la poitrine devenue subitement trop étroite pour le contenir.

Elle avait la sensation que ses membres se brisaient d'eux-mêmes et que son sang bouillait en elle et s'échappait à gros flocons.

Elle faisait des efforts pour crier et une vapeur épaisse, lourde, nauséabonde, s'engouffrait dans sa gorge et étouffait sa voix...

Soudain sa tête se pencha sur sa poitrine...

Un râle strident s'échappa de sa bouche entr'ouverte dont les lèvres grossies et pâles semblaient être devenues du marbre.

Tout à coup, on frappa à la porte de cette mansarde où la mort allait bientôt achever son œuvre.

Ceux qui venaient rendre visite à l'ouvrière ne recevant pas de réponse et n'entendant pas de bruit dans le logement, frappèrent de nouveau, plus fort avec insistance.

Marie-Jeanne fit un effort et put entendre.

D'un brusque mouvement elle parvint à repousser une chaise placée près de son lit.

(A suivre.)